



Virgile

**L'ÉNÉIDE**

## Biographie de Virgile



Virgile, de son vrai nom Publius Vergilius Maro, naquit, selon la tradition, le 15 octobre 70 av. J.-C. à Andes, un village proche de Mantoue. Il fit de solides études en littérature grecque et latine, en rhétorique et en philosophie, successivement dans les villes de Crémone, de Milan, de Rome et de Naples. Protégé par un homme d'État du nom de Caius Mécène, Virgile, libre de tout problème financier, put se consacrer entièrement à l'écriture et à l'étude. Il passa la plus grande partie de sa vie à Naples, ou dans ses environs, ainsi qu'à Nole, et comptait au nombre de ses proches amis non seulement son protecteur mais aussi Octave, futur empereur Auguste, ainsi que de nombreux poètes renommés tels que Caius Cornelius Gallus, Horace et Lucius Varius Rufus. En 19 av. J.-C., Virgile entreprit un voyage en Grèce et en Asie avec l'intention de retravailler son chef-d'œuvre, l'*Énéide*, déjà presque complètement achevé, et de consacrer à l'étude de la philosophie les dernières années de son existence. À Athènes, il rencontra Auguste et revint avec lui en Italie; il mourut peu après son arrivée à Brindes. Agonisant, il avait demandé à ce que l'*Énéide*, inachevée, donc imparfaite, soit détruite mais Auguste n'y consentit pas et chargea Varius Rufus et Plotius Tucca de préparer le poème en vue de sa publication.

---

## Table des matières

---

LIVRE PREMIER.....	3
LIVRE II.....	26
LIVRE III.....	51
LIVRE IV.....	73
LIVRE V.....	95
LIVRE VI.....	121
LIVRE VII.....	149
LIVRE VIII.....	175
LIVRE IX.....	197
LIVRE X.....	222
LIVRE XI.....	250
LIVRE XII.....	278

# LIVRE PREMIER



Je chante les armes et le héros qui, premier entre tous, chassé par le destin des bords de Troie, vint en Italie, aux rivages où s'élevait Lavinium. Longtemps, et sur terre et sur mer, la puissance des Dieux d'En Haut se joua de lui, à cause du ressentiment de la cruelle Junon ; et longtemps aussi la guerre l'éprouva en attendant qu'il eût fondé sa ville et transporté ses dieux dans le Latium : ce fut là l'origine de la race latine, des Albains nos pères, et, sur les hauteurs, des remparts de Rome.

Muse, rappelle-moi les causes ; dis-moi pour quelle atteinte à ses droits sacrés, pour quelle blessure, la reine des dieux précipita un homme d'une insigne piété dans un tel enchaînement de malheurs et devant de si rudes épreuves. Entre-t-il tant de colère dans les âmes divines ?

Jadis une ville occupée par des colons tyriens, Carthage, regardait de loin l'Italie et les bouches du Tibre, opulente et

passionnément âpre à la guerre. Junon la préférait, dit-on, à tout autre séjour, même à Samos. Là étaient ses armes ; là était son char. Si les destins ne s'y opposent pas, elle rêve et s'efforce déjà d'en faire la reine des nations. Mais elle avait ouï dire que du sang troyen naissait une race qui renverserait un jour cette citadelle tyrienne et qu'un peuple, roi partout et superbe dans la guerre, en sortirait pour la ruine de la Libye : tel est le sort filé par les Parques. C'est sa crainte ; et le souvenir des anciennes batailles qu'elle a livrées devant Troie, au premier rang, pour sa chère Argos, n'est pas encore sorti de l'esprit de la Saturnienne, non plus que la cause de sa haine et ses farouches ressentiments : au fond de son cœur vivent toujours le jugement de Paris, le mépris injurieux de sa beauté, une race odieuse, l'enlèvement et les honneurs de Ganymède. Elle en brûlait encore et repoussait loin du Latium, ballotté sur l'étendue des mers, ce qui restait de Troyens échappés aux Grecs et à l'implacable Achille. Depuis de longues années, ils erraient, poussés par les destins, de rivage en rivage. Tant c'était une lourde masse à émouvoir que de fonder la nation romaine !

À peine, hors de la vue des côtes siciliennes, les vaisseaux troyens faisaient voile vers la haute mer et soulevaient de leur proue d'airain l'écume salée, que Junon, son éternelle blessure au cœur, se dit à elle-même : « Moi, vaincue, renoncer à mon entreprise et m'avouer incapable d'écarter de l'Italie le roi des Troyens ! Assurément les destins me le défendent. Mais Pallas n'a-t-elle pu brûler la flotte des Grecs et les engloutir eux-mêmes pour la faute et la folie du seul Ajax, fils d'Oïlée ? Elle a lancé du haut des nuages la foudre rapide de Jupiter, dispersé les navires, bouleversé les flots au souffle des vents ; elle a saisi dans un tourbillon le malheureux, qui transpercé vomissait des flammes, et l'a cloué à la pointe d'un roc : et moi qui marche la reine des dieux, moi la sœur et l'épouse de Jupiter, j'en suis depuis tant d'années à guerroyer contre un seul peuple ! Qui, après cela, peut adorer la puissance de Junon ou viendra en suppliant apporter des offrandes à ses autels ? »

Ainsi s'agitait son cœur enflammé : elle arrive en Éolie, patrie des orages, terre grosse des autans furieux. Là, dans une vaste caverne, le roi Éole fait peser son empire sur les vents rebelles et les tempêtes sonores ; il les tient emprisonnés et enchaînés ; mais eux s'indignent, remplissent la montagne de leurs grondements et frémissent autour de leurs barrières. Assis sur le roc le plus élevé, Éole, le sceptre à la main, amollit leurs âmes et tempère leur courroux. Sinon, la mer, la terre, les profondeurs du ciel seraient certainement emportées dans leur course et balayées à travers l'espace. Mais, craignant cela, le Père tout-puissant les a enfermés dans des antres noirs sous l'entassement et la masse de hautes montagnes et leur a donné un roi qui, d'après un pacte immuable et selon ses ordres, sût les retenir ou leur lâcher les rênes.

C'est à lui que Junon s'adresse suppliante : « Éole, toi qui tiens du père des dieux et du roi des hommes le pouvoir d'apaiser et de soulever les flots au gré des vents, une race, mon ennemie, navigue sur la mer tyrrhénienne. Elle porte en Italie Ilium et ses Pénates vaincus. Déchaîne les vents, submerge la flotte de ces Troyens, abîme-la, ou disperse-les et sème la mer de leurs cadavres. J'ai quatorze Nymphes de formes admirables, et Déiopée en est la plus belle. Je l'unirai à toi d'un lien indissoluble et je te la donnerai pour toujours. Ce sera la récompense de tes services, qu'elle te consacre toute sa vie et qu'elle te fasse le père de beaux enfants. »

Éole lui répond : « C'est à toi, reine, de bien savoir ce que tu désires ; pour moi, mon devoir est de prendre tes ordres. Je te dois tout ce que j'ai de royauté, mon sceptre, la faveur de Jupiter, le lit où je m'étends au banquet des dieux, ma puissance sur les orages et les tempêtes. »

À ces mots, du fer de sa lance, il a frappé violemment sur le flanc de la montagne creuse. Les vents, comme formés en

colonne, se ruent par la porte qui s'ouvre, et la terre n'est plus qu'un tourbillon. Ils se sont jetés sur la mer ; l'Eurus, le Notus, l'Africus chargé d'ouragans, se conjurent, l'arrachent tout entière de ses profonds abîmes et roulent sur les rivages des lames énormes. Les clameurs des hommes se mêlent au cri strident des câbles. Les nuages dérobent subitement aux yeux des Troyens le ciel et le jour. Une nuit ténébreuse se couche sur les eaux. Les cieux tonnent ; l'air s'illumine criblé d'éclairs. Les hommes ne voient autour d'eux que la présence de la mort. Énée sent tout à coup ses membres glacés. Il gémit et, les paumes de ses mains tendues vers les astres : « Trois et quatre fois heureux, s'écrie-t-il, ceux qui, sous les yeux de leurs parents, devant les hauts murs de Troie, eurent la chance de trouver la mort ! Ô fils de Tydée, le plus courageux de la race des Grecs, que n'ai-je pu tomber dans la plaine d'Ilion et rendre l'âme sous tes coups, là où le fer de l'Æacide étendit le farouche Hector, là où fut terrassé l'énorme Sarpédon, là où le Simoïs a saisi et roulé dans son onde tant de boucliers, de casques et de robustes corps ! »

Comme il jetait ces mots, la tempête, où l'Aquilon siffle, frappe en plein sa voile et soulève les flots jusqu'au ciel. Les rames se brisent ; la proue vire et découvre aux vagues le flanc du vaisseau ; et aussitôt arrive avec toute sa masse une abrupte montagne d'eau. Les uns restent suspendus à la cime ; les autres au fond du gouffre béant aperçoivent la terre ; l'eau et le sable bouillonnent furieusement. Le Notus fait tournoyer trois navires et les jette sur des rocs cachés (ces rocs que les Italiens nomment Autels, et qui, au milieu de la mer, en affleurent la surface comme un dos monstrueux). L'Eurus en précipite trois autres de la haute mer sur des bas fonds, des Syrtes, pitoyable spectacle ! et les broie contre les écueils ou les enlise dans les sables. Celui qui portait les Lyciens et le loyal Oronte, sous les yeux même d'Énée, reçoit un énorme paquet de mer qui de toute sa hauteur s'abat sur la poupe. Le pilote est arraché et roulé la tête en avant. Trois fois, sous la poussée du flot et sans

changer de place, le navire tourne sur lui-même ; et le rapace tourbillon le dévore. Sur le gouffre immense de rares nageurs apparaissent, et des armes et des planches et les trésors de Troie. Déjà, ni le solide vaisseau d'Ilionée, ni celui du courageux Achate, ni ceux que montaient Abas et le vieil Alétès, n'ont résisté à la tempête. Leurs flancs disjoints laissent passer l'onde ennemie : ils se fendent et s'entr'ouvrent.

Cependant Neptune a entendu les convulsions tumultueuses de l'Océan et l'ouragan déchaîné ; et les nappes d'eau qui refluent des profondeurs l'ont gravement irrité. Il a levé sa tête calme au-dessus des vagues et promène au loin ses regards. Il voit la flotte d'Énée disséminée sur toute la mer, les Troyens écrasés sous les flots et sous l'écroulement du ciel. Le frère de Junon reconnaît les artifices et les colères de sa sœur. Il appelle à lui l'Eurus et le Zéphyr. « Est-ce de votre origine, leur dit-il, que vous tenez tant d'audace ? Vous bouleversez le ciel et la terre sans mon ordre, vous les Vents, et vous osez soulever ces énormes masses ! Je vous... Mais il vaut mieux apaiser l'agitation des flots. Une autre fois vous n'en serez pas quittes à si bon compte. Hâtez-vous de fuir et dites ceci à votre roi : ce n'est pas à lui que le sort a donné l'empire de la mer et le terrible trident ; c'est à moi. Il possède, lui, les rochers sauvages, vos demeures, Eurus, et sa cour. Qu'Éole s'y pavane et qu'il règne dans la prison des vents bien close. »

Il dit et, plus rapidement encore, il calme les flots gonflés, met en fuite le rassemblement des nuages et ramène le soleil. Tous deux, Cymothoé et Triton, pesant sur les navires, les détachent de la pointe des rocs. Le dieu lui-même les soulève de son trident, leur ouvre les vastes Syrtes, et aplanit les eaux dont il rase de ses roues légères la surface ondoyante. Il arrive souvent dans un grand peuple qu'une sédition éclate et que l'ignoble plèbe entre en fureur. Déjà les torches volent et les pierres ; la folie fait arme de tout. Mais alors, si un homme paraît que ses services et sa piété rendent vénérable, les furieux

s'arrêtent, se taisent, dressent l'oreille : sa parole maîtrise les esprits et adoucit les cœurs. Ainsi tout le fracas de la mer est tombé, du moment que le dieu, la surveillant du regard, lance ses chevaux sous un ciel redevenu serein ; il leur lâche les rênes, et son char glisse et vole.

Épuisés, les compagnons d'Énée essaient de gagner les rivages les plus proches et se détournent vers les côtes de la Libye. Là, s'ouvre une baie profonde et retirée : le port est formé par une île dont les flancs s'opposent aux flots du large qui se brisent, se séparent et se replient en longues ondulations. Des deux côtés, de vastes rochers et deux pics jumeaux menacent le ciel. Sous leur escarpement s'élargit une eau tranquille et silencieuse. Au-dessus, comme un mur de fond, des bosquets frémissants, et un bois noir qui domine du mystère de son ombre. En face de l'île, sous des rocs qui le surplombent, se creuse un antre avec des eaux douces et des sièges dans la pierre vive, une demeure de Nymphes. Là aucune amarre n'enchaîne les navires fatigués et l'ancre ne les retient pas de son croc mordant. C'est là qu'Énée rassemble et fait entrer les sept derniers vaisseaux qui lui restent. Dans leur impatience de toucher terre, les Troyens s'élancent, s'emparent de ce sable tant désiré et s'étendent sur la grève tout ruisselants d'eau salée. Achate commence par frapper un caillou et en tirer une étincelle ; il la recueille sur des feuilles sèches, l'entoure et la nourrit de brindilles, et d'un mouvement rapide fait jaillir la flamme dans ce foyer. Puis, accablés de besoin, ils retirent de leurs navires les provisions de Cérès que l'eau de mer a gâtées, et les instruments de Cérès ; et ce grain sauvé du naufrage, ils s'apprêtent à le griller au feu et à le broyer sous la pierre.

Énée cependant escalade un rocher d'où il a une vue immense sur la mer. Son regard voudrait y découvrir, ballottés par les vents, quelques-uns de ses compagnons comme Anthée, et les birèmes phrygiennes, Capys ou la haute poupe et les armes de Caïcus. Aucun vaisseau à l'horizon. Mais il aperçoit

trois cerfs errant sur le rivage et, derrière eux, un troupeau tout entier qui paît en longue file à travers la vallée. Il s'arrête, saisit dans les mains du fidèle Achate son arc et ses flèches rapides ; et d'abord les trois chefs, qui portaient haut leur tête aux longues ramures, sont abattus. Il poursuit de ses traits le reste de la troupe qui détale confusément sous la frondaison des bois, et il n'abandonne sa chasse victorieuse qu'après avoir étendu à terre sept énormes bêtes, autant qu'il a de vaisseaux. Il regagne le port, les distribue à ses compagnons et leur partage les amphores que le bon Aceste sur le rivage de Sicile avait remplies de vin et que ce héros leur avait données au départ. Puis il console leurs cœurs affligés.

« Ô mes compagnons, leur dit-il, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous connaissons le malheur : vous avez souffert de pires maux, et la Divinité mettra encore un terme à ceux-ci. Vous avez vu de près la rage de Scylla et ses écueils mugissants ; vous avez éprouvé ce que sont les rochers des Cyclopes. Rappelez votre courage ; congédiez la tristesse et la crainte. Peut-être un jour aurez-vous plaisir à vous souvenir même de ces épreuves. Un long chemin de hasards et de périls nous conduit vers le Latium où les destins nous montrent de tranquilles foyers. Là ils nous permettront de ressusciter le royaume de Troie. Tenez bon, et conservez-vous pour cet heureux avenir. »

C'est ainsi qu'il leur parle : tourmenté d'énormes soucis, il se fait un visage plein d'espérance et refoule sa douleur au plus profond de son âme. Les Troyens se mettent en devoir de préparer les bêtes abattues pour le repas qui vient. Ils les écorchent, les dépècent, en dénudent les chairs. Les uns découpent et embrochent ces chairs palpitantes. Les autres sur le rivage attisent la flamme autour des vases de bronze. La nourriture les ranime ; étendus sur l'herbe, ils se rassasient d'un vieux Bacchus et d'une grasse venaison. La faim satisfaite et le service enlevé, ils s'entretiennent longuement de leurs compagnons perdus, flottant de l'espoir à la crainte. Vivent-ils

encore ? ou ont-ils rendu le dernier soupir et n'entendent-ils plus l'appel de leur nom ? Surtout le pieux Énée pleure en lui-même la perte du vaillant Oronte et d'Amycus, et les cruels destins de Lycus, et le fort Gyas et le fort Cloanthe.

Ils avaient fini, quand, du haut de la voûte éthérée, Jupiter, tenant sous ses yeux la mer semée de voiles et l'étendue des terres et les rivages et les peuples qui les habitent au loin, s'arrêta au sommet du ciel et fixa ses regards sur le royaume de Libye. Et comme cette vue occupait sa pensée, triste, les yeux brillants à travers ses larmes, Vénus lui dit : « Toi qui gouvernes sous des lois éternelles l'empire des hommes et des dieux, et qui les épouvantes de ta foudre, quel crime mon Énée a-t-il commis envers toi, qu'ont pu faire les Troyens pour qu'après avoir subi tant de funérailles, leur désir de l'Italie leur ferme l'univers ? C'est d'eux pourtant qu'au cours des siècles devaient naître les Romains ; c'est du sang ranimé de Teucer que devaient sortir ces maîtres qui tiendraient en pleine souveraineté toutes les terres et l'océan : tu l'avais promis. Qui t'a fait changer, mon père ? Cette pensée me consolait de l'écroulement de Troie et de ses lamentables ruines : aux destins contraires j'opposais des destins réparateurs. Maintenant la même fortune poursuit ces hommes de malheur en malheur. Roi tout-puissant, quand finiront leurs épreuves ? Vois Anténor : échappé du milieu des Achéens, il a pu, sans danger, pénétrer dans le golfe d'Illyrie jusqu'au cœur même du royaume des Liburnes et franchir les sources d'où le Timave, par neuf bouches, au vaste grondement des montagnes, s'en va avec la violence d'une mer, et presse les campagnes de ses flots retentissants. Là pourtant il a fondé la ville de Padoue, il a établi ses Troyens, donné un nom à son peuple, suspendu les armes de Troie ; et il se repose aujourd'hui, tranquille, dans une paix profonde. Mais nous, tes enfants, à qui tu consens l'entrée des hautes demeures du ciel, il faut qu'abandonnés à la haine d'une seule divinité, ô douleur, nous perdions nos vaisseaux, et que nous soyons rejetés loin de

la rive italienne ! Est-ce là le prix de la piété ? Est-ce ainsi que tu nous rends notre sceptre ? »

Le Père des hommes et des dieux, avec un sourire et ce visage qui rassérène le ciel orageux, effleura d'un baiser les lèvres de sa fille et lui répondit : « Rassure-toi, Cythérée. La destinée de tes Troyens reste immuable. Tu verras la ville et les murs promis de Lavinium, et tu emporteras dans l'espace jusqu'aux astres du ciel le magnanime Énée. Rien ne m'a fait changer. Je veux bien, puisque cette inquiétude te ronge, dérouler sous tes yeux toute la succession des secrets du destin : ton Énée soutiendra en Italie une terrible guerre ; il domptera des peuples farouches et donnera à ses hommes des lois et des remparts, jusqu'au moment où le troisième été l'aura vu régner au Latium et où le troisième hiver aura passé sur la soumission des Rutules. Mais l'enfant qui porte aujourd'hui le surnom d'Iule (il s'appelait Ilus tant que la fortune d'Ilion fut debout et son royaume), Ascagne, remplira de son règne le long déroulement des mois durant trente années, et, de Lavinium, il transférera le siège de sa royauté derrière les remparts d'une ville nouvelle, la puissante Albe la Longue. Là, pendant trois siècles pleins, régnera la race d'Hector, jusqu'au jour où une prêtresse de la famille royale, Ilia, grosse des œuvres de Mars, enfantera des jumeaux. Romulus, gorgé de lait à l'ombre fauve de sa nourrice la louve, continuera la race d'Énée, fondera la ville de Mars et nommera les Romains de son nom. Je n'assigne de borne ni à leur puissance ni à leur durée : je leur ai donné un empire sans fin. Mieux encore : l'âpre Junon, qui fatigue aujourd'hui de sa crainte et la mer et la terre et le ciel, reviendra à des sentiments meilleurs et protégera comme moi, le peuple qui portera la toge, les Romains maîtres du monde. Telle est ma volonté. Un jour, dans la suite des âges, la maison d'Assaracus pressera du joug de la servitude Phéacie et la fameuse Mycènes et dominera sur Argos vaincue. De cette belle race naîtra le Troyen César dont l'Océan seul bornera l'empire et les astres, la renommée : son nom de Jules viendra du grand nom d'Iule. Un

jour, chargé des dépouilles de l'Orient, tu le recevras au ciel en toute tranquillité ; et à lui aussi les hommes adresseront leurs prières. Alors les durs siècles renonceront aux guerres et s'adouciront. La Bonne Foi aux cheveux blancs et Vesta, Quirinus, de concert avec son frère Rémus, donneront des lois. Étroitement barrées de fer, les terribles portes de la Guerre se fermeront. À l'intérieur, la Fureur sacrilège, assise sur un sauvage monceau d'armes, les mains enchaînées derrière le dos par cent nœuds d'airain, frémira, hérissée et la bouche sanglante. »

Il dit et du haut des cieux il envoie le fils de Maia pour que l'hospitalité ouvre aux Troyens la terre et la ville nouvelle de Carthage, car il craignait que Didon, ignorante du destin, ne les repoussât de ses frontières. Le dieu vole et rame de ses ailes à travers l'immensité et touche en un instant aux bords de la Libye. Il accomplit les ordres donnés : sous la volonté divine, les Carthaginois déposent leur farouche humeur, et surtout la reine conçoit à l'égard des Troyens des sentiments de paix et de bonté.

Le pieux Énée, dont la nuit s'était passée à réfléchir, se lève et sort au premier rayon de la bonne lumière. Il veut explorer ces lieux inconnus, savoir sur quelles rives le vent l'a poussé, si ces terres, qu'il voit incultes, sont habitées par des hommes ou des bêtes sauvages, et rapporter à ses compagnons les précisions de son enquête. Sa flotte est bien cachée dans un enfoncement des bois sous une voûte de rochers, tout enveloppée d'arbres et d'ombre mystérieuse. Le seul Achate l'accompagne, balançant à la main deux javelots au large fer. Au milieu de la forêt sa mère s'avança à sa rencontre ; elle avait pris le visage et l'attitude d'une jeune fille : telle, une vierge de Sparte avec ses armes, ou telle la Thrace Harpalyce qui fatigue ses chevaux et devance à la course le vol de l'Eurus. Elle portait suspendu à son épaule l'arc flexible, comme une chasseresse, et elle avait abandonné sa chevelure au caprice du vent, la jambe

nue jusqu'au genou et les plis ondoyants de sa robe relevés par un nœud. – « Hé, jeunes gens, fit-elle la première, dites-moi si par hasard vous n'avez pas vu une de mes sœurs, armée d'un carquois et couverte d'une peau de lynx tachetée, qui errait ou qui chassait à grands cris un sanglier écumant ? » Ainsi parle Vénus et le fils de Vénus répond : « Je n'ai vu ni entendu aucune de tes sœurs, ô jeune fille que je ne sais comment nommer. Tu n'as pas le visage d'une mortelle et l'on ne sent pas la mortelle au son de ta voix. Déesse certainement, (sœur de Phébus peut-être, ou vierge du sang des Nymphes ?) sois-nous propice, et, qui que tu sois, allège notre lourde tâche. Sous quel ciel enfin, sur quelles rives sommes-nous jetés ? Fais-le-nous savoir. Nous ignorons tout, les hommes, les lieux, et nous errons poussés ici par le vent et les vastes flots. Plus d'une victime tombera sous notre main au pied de tes autels. »

– « Je ne suis pas digne d'un tel honneur, répondit Vénus. La mode des jeunes filles tyriennes est de porter le carquois et de chausser haut le cothurne de pourpre. Tu vois le royaume punique, un État des Tyriens et d'Agénor ; mais tu es dans le pays des Libyens, race intraitable et guerrière. Le pouvoir appartient à Didon qui s'est sauvée de Tyr pour fuir son frère. L'injustice qu'elle a soufferte serait longue à raconter et longues les péripéties : je n'en effleurerai que les plus saillantes. Son mari Sychée était le plus riche seigneur de la Phénicie, et la malheureuse l'aimait d'un grand amour. Son père la lui avait donnée vierge et l'avait mariée sous les auspices d'un premier hymen. Mais son frère, qui possédait le royaume de Tyr, Pygmalion, était le plus abominable des scélérats. Une furieuse haine se mit entre les deux beaux-frères. Pygmalion, aveuglé par la passion de l'or, surprend et tue Sychée en secret devant l'autel domestique, le sacrilège, sans pitié pour l'amour de sa sœur. Le forfait demeura longtemps caché ; et ce misérable, à force d'impostures, trompait d'un vain espoir la douleur de l'amante. Mais elle vit dans son sommeil l'image de son mari privé de sépulture, le visage effroyablement pâle : il lui montrait l'autel

ensanglanté, sa poitrine traversée d'une lame, et il lui découvrit tout le mystérieux crime de sa maison. Puis il lui conseille une fuite rapide et l'exil, et, pour l'aider dans sa route, il lui révèle d'anciens trésors enfouis dans la terre, une masse ignorée d'argent et d'or. Bouleversée, Didon préparait sa fuite et se cherchait des compagnons. Tous ceux à qui le tyran inspirait une haine violente ou une âpre crainte se joignent à elle. Ils s'emparent de vaisseaux qui, par hasard, allaient appareiller et les chargent d'or. Les richesses que Pygmalion avait convoitées sont confiées à la mer : une femme a tout conduit. Ils arrivèrent dans ce pays où tu verras aujourd'hui surgir d'énormes remparts et la citadelle d'une nouvelle ville, Carthage. Ils achetèrent tout le sol qu'on pouvait entourer avec la peau d'un taureau, d'où son nom de Byrsa. Mais vous enfin, qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ? » À ces questions il soupire et répond d'une voix profonde :

– « Ô déesse, s'il me fallait remonter à la première origine de nos malheurs et si tu avais le loisir d'en entendre le récit année par année, Vesper, avant que j'eusse fini, fermerait les yeux du jour dans le sombre Olympe. Nous venons de l'antique Troie, dont le nom est peut-être arrivé à tes oreilles ; nous avons été traînés de mer en mer, et les hasards de la tempête nous ont jetés sur les côtes de la Libye. Je suis le pieux Énée qui emporte dans ses vaisseaux ses Pénates arrachés à l'ennemi, et que la renommée a fait connaître jusqu'au ciel. Je cherche l'Italie, ma patrie, et le berceau de ma race issue du souverain Jupiter. Je me suis embarqué sur la mer Phrygienne avec vingt navires ; la déesse ma mère m'indiquait la route et je suivais les oracles. C'est à peine s'il m'en reste sept déseparés par les flots et l'Eurus. Moi-même, inconnu, dénué de tout, j'erre dans les déserts libyens, chassé d'Europe et d'Asie. » Vénus n'en supporta pas davantage et interrompit ces plaintes douloureuses.

– « Qui que tu sois, non, je le crois, les dieux ne t’envient point le jour que tu respires, puisque tu es arrivé à la ville tyrienne. Poursuis donc et va d’ici jusqu’au seuil de la reine. Je t’annonce que tes compagnons et ta flotte sont revenus et qu’un heureux changement des Aquilons les a menés en lieu sûr, si toutefois la science des augures où mes parents m’ont instruite ne m’abuse pas. Vois ces douze cygnes heureux de s’être reformés en bataillon. L’oiseau de Jupiter, fondant des plaines éthérées, les avait dispersés dans le libre espace : maintenant en longue file ils atterrissent ou choisissent du regard la place où atterrir. Ils fêtent leur retour du battement strident de leurs ailes ; leur troupe a tournoyé dans le ciel et a chanté à pleine voix. Ainsi tes vaisseaux et tes jeunes équipages sont déjà au port ou y entrent à voiles déployées. Poursuis donc : ce chemin te conduit ; suis-le. »

Elle se détourne à ces mots, et son cou brille de l’éclat d’une rose ; du haut de sa tête ses cheveux parfumés d’ambrosie exhalent une odeur divine ; les plis de sa robe coulent jusqu’à ses pieds, et sa démarche a révélé la déesse. Énée a reconnu sa mère, et ses paroles courent après elle. « Pourquoi abuser si souvent ton fils de fausses apparences ? Tu es cruelle, toi aussi. Pourquoi ne m’est-il pas donné de te presser la main, de t’entendre et de te répondre sans feinte ? » Tout en lui adressant ces reproches, il se dirige vers la ville. Mais sa mère a enveloppé leur marche d’un obscur brouillard ; la déesse épaissit autour d’eux ce voile de nuages pour que personne ne puisse les voir ni les toucher, ni les retarder, ni leur demander la cause de leur venue. Puis elle s’élève dans les airs et s’en retourne à Paphos ; elle aime à revoir ce séjour où les cent autels de son temple fument de l’encens sabéen et embaument les fraîches guirlandes.

Cependant ils avaient pris vivement le sentier qui leur était indiqué, et ils gravissaient la colline qui de toute sa hauteur domine la ville et en face regarde les remparts. Énée admire la

cité monumentale, jadis un amas de gourbis ; il admire les portes, le bruissement de la foule, le pavé des rues. Les Tyriens travaillent ardemment : les uns prolongent les murs, construisent la citadelle, roulent de bas en haut des blocs de pierre ; les autres se choisissent l'emplacement d'une demeure et l'entourent d'un sillon. Ils élisent des juges, des magistrats, un sénat auguste. Ici on creuse des ports ; là, on bâtit un th tre sur de larges assises, et d'énormes colonnes sortent de la pierre, hautes décorations de la scène future. Ainsi, au retour de l'été, par les champs en fleurs, les abeilles en plein soleil s'évertuent sans trêve : elles font sortir les essaims déjà adultes ou elles condensent la liqueur du miel et gonflent leurs cellules d'un doux nectar, ou elles reçoivent la charge de celles qui rentrent, ou, en bataillon serré, elles repoussent de la ruche la troupe paresseuse des frelons. C'est un bouillonnement de travail, et des rayons odorants sort un parfum de thym. « Heureux, ceux qui voient déjà s'élever leurs murailles ! » dit Énée, et il regarde les hautains monuments de la ville.   merveille, enveloppé d'un nuage il marche dans la foule, se mêle aux hommes et n'est vu d'aucun d'eux.

Il y avait au centre de la ville un bois sacré riche d'ombre où les Carthaginois, ballottés par les flots et la tempête, d terr rent dès leur arrivée le présage que leur avait annoncé la royale Junon : une tête de cheval fougueux, signe pour leur nation de victoires guerrières et de vie abondante à travers les siècles. Didon la Sidonienne y  difi it   Junon un vaste temple aussi considérable par les offrandes des hommes que par la puissance de la déesse. Des degrés s'élevaient à son parvis d'airain ; les linteaux de la porte étaient fixés par des attaches d'airain, et sur les gonds criaient des portes d'airain. Dans ce bois une chose inattendue et rassurante s'offrit pour la première fois aux regards d'Énée. Pour la première fois il osa espérer le salut et concevoir dans sa misère un meilleur Avenir. Comme, au pied du temple immense, il en parcourait les détails en attendant la reine et qu'il admirait la fortune de cette ville,

l'émulation des artistes, leur travail et leur œuvre, il voit représentées dans leur ordre les batailles d'Ilium, toute cette guerre dont la renommée s'est répandue à travers le monde entier, les Atrides et Priam et Achille cruel pour les uns comme pour l'autre. Il s'arrête et verse des larmes : « Quel pays, Achate, quel canton de l'univers ne sont pas remplis de nos malheurs ? Voici Priam ! Ici même, les belles actions ont leur récompense ; il y a des larmes pour l'infortune, et les choses humaines touchent les cœurs. Ne crains plus : cette renommée, n'en doute pas, nous apportera quelque chance de salut. » Et il se repaît l'âme de ces vaines peintures, tout gémissant et le visage inondé d'un torrent de larmes. Il avait devant les yeux, se battant autour de Pergame, d'un côté les Grecs qui fuyaient pressés par la jeunesse de Troie, de l'autre les Phrygiens en fuite devant le char et l'aigrette d'Achille. Tout près, il reconnaît en pleurant les tentes de Rhésus d'une blancheur de neige : la trahison les a livrées dans le premier sommeil ; le fils de Tydée sanglant y promène le saccage et le massacre, et tourne vers son camp les chevaux ardents du Thrace avant qu'ils aient pu goûter les pâturages de Troie et boire aux eaux du Xanthe. Plus loin Troïlus a perdu ses armes et fuit, infortuné jeune homme, inégal adversaire d'Achille ; ses chevaux l'emportent tombé en arrière, attaché à son char vide et tenant encore les rênes ; sa tête et sa chevelure sont traînées sur le sol et sa lance renversée trace un sillon dans la poussière. Plus loin, les femmes d'Ilium montaient vers le temple de l'hostile Pallas. Les cheveux épars, elles lui apportaient le péplos, tristes suppliantes, et se frappaient la poitrine ; mais la déesse, les yeux fixés à terre, détournait la tête. Trois fois autour des murs d'Ilium Achille avait traîné Hector, et maintenant, à prix d'or, il vendait son cadavre. Alors Énée pousse du fond de sa poitrine un immense gémissement lorsqu'il aperçoit les dépouilles, le char, le corps de son ami et Priam qui tend ses mains désarmées. Lui-même il se reconnaît aux prises dans le combat avec les chefs Achéens, et il reconnaît les bataillons venus de l'Orient et les armes du noir Memnon. La furieuse Penthésilée conduit ses troupes d'Amazones avec leurs

boucliers en forme de croissant ; et toute à son ardeur au milieu de ses milliers de combattantes, le baudrier d'or noué sous son sein nu, cette vierge de la guerre ne craint pas d'affronter les hommes.

Pendant que le Dardanien Énée admire, stupéfait, immobile, absorbé dans sa contemplation, la reine Didon, éclatante de beauté, s'est avancée vers le temple avec un nombreux cortège de jeunes Tyriens. Lorsqu'aux rives de l'Eurotas ou sur les jongs du Cynthe, Diane conduit ses chœurs, suivie de mille Oréades rassemblées de tous les points de la montagne, elle porte un carquois à l'épaule et en marchant dépasse de la tête ses compagnes divines ; et le cœur de Latone tressaille d'une joie silencieuse. C'était ainsi qu'apparaissait Didon ; ainsi qu'elle s'avavançait rayonnante au milieu des siens, hâtant les travaux et la croissance de son royaume. Devant les portes du sanctuaire, sous la voûte du temple, entourée d'hommes en armes, elle s'assied sur un trône très élevé. Elle était en train de rendre la justice, d'édicter des lois, de distribuer équitablement l'œuvre à faire ou de la tirer au sort, quand, tout à coup, dans un grand mouvement de foule, Énée voit s'approcher Anthée et Sergeste et le fort Cloanthe et d'autres Troyens que le noir tourbillon avait dispersés sur la mer et entraînés très loin de lui vers d'autres rivages. Il demeure étonné et Achate est, comme lui, frappé de joie et de crainte. Ils désireraient ardemment leur presser les mains ; mais il y a là des choses qu'ils ignorent et qui les troublent. Ils se contiennent, et, en observation sous leur manteau de nuée, ils attendent de savoir quel a été le sort de leurs compagnons, où ils ont laissé leur flotte, ce qu'ils viennent faire, car, choisis dans tous les vaisseaux, ils allaient implorant la bienveillance royale et se dirigeaient vers le temple au milieu des clameurs.

Lorsqu'ils y furent entrés et qu'on leur eut permis de parler devant la reine, le plus âgé, Ilionée, commença tranquillement :  
« Ô reine, à qui Jupiter donna de fonder une ville nouvelle et de

mettre le frein de la justice à des nations superbes, écoute la prière de malheureux Troyens que les vents ont traînés sur toutes les mers : écarte de nos vaisseaux un abominable incendie ; épargne une race pieuse ; examine ce que nous sommes. Nous ne venons point ravager avec le fer les pénates libyens ni piller vos richesses et les emporter vers le rivage. Nos cœurs n'ont pas une telle audace ni des vaincus une telle insolence. Il est un pays que les Grecs appellent Hespérie, terre vénérable, puissante par les armes et par la fécondité de la glèbe. Les Énothriens l'ont habité : on dit qu'aujourd'hui leurs descendants ont nommé leur nation Italie du nom de leur roi. C'était là notre but. Mais soudain, se levant avec les flots, l'orageux Orion nous a entraînés sur des bas-fonds invisibles et, dans le déchaînement des Austers, à travers des vagues qui nous passaient par-dessus la tête, et à travers des rochers inextricables, il nous a dispersés. Peu d'entre nous ont abordé à vos rives. Mais quelle est cette race d'hommes ? Quelle patrie assez barbare souffre de pareilles mœurs ? On nous refuse l'hospitalité du rivage. On pousse des cris de guerre ; on nous défend de mettre le pied sur une bande de sable. Si vous méprisez le genre humain et les armes des mortels, comptez du moins que les dieux ont la mémoire de leurs lois obéies ou violées. Énée était notre roi : nul n'a jamais été plus juste, ni plus grand par la piété, ni plus grand dans la guerre. Si les destins nous ont conservé ce héros, s'il respire encore l'air du ciel, s'il n'est pas couché dans les cruelles ombres, sois-en certaine, tu n'auras pas à te repentir de l'avoir prévenu en générosité. Nous avons aussi dans les régions de la Sicile des villes, des armes et l'illustre Aceste de sang troyen. Permettons-nous de tirer sur le rivage notre flotte maltraitée par les vents, de tailler des planches et d'émonder des rames dans les arbres de tes forêts, pour que nous puissions, si nos compagnons et notre roi nous sont rendus et, avec eux, la route de l'Italie, gagner joyeusement cette Italie et le Latium, et – s'il n'y a plus de salut, si les flots Libyens, ô père bienfaisant des Troyens, se sont refermés sur toi, s'il ne nous reste même pas Iule, notre

espoir, – pour que du moins nous regagnions la mer sicilienne, les demeures toutes préparées, d'où nous sommes venus jusqu'ici, et le roi Aceste. » Les Troyens approuvent d'un long murmure ces paroles d'Ilionée.

Alors Didon, les yeux baissés, répondit brièvement : « Rassurez-vous, Troyens : bannissez vos alarmes. De dures circonstances et la nouveauté de mon empire m'imposent ces rigueurs et m'obligent à garder ainsi toutes mes frontières. Qui ne connaîtrait la race des gens d'Énée, et la ville de Troie, ses vertus, ses héros, cette guerre et son vaste incendie ? Nous autres, Carthaginois, nous n'avons pas l'esprit si grossier, et le Soleil n'attelle pas ses chevaux si loin de notre ville tyrienne. Que vous choisissiez la grande Hespérie et les champs saturniens ou la terre d'Éryx et le roi Aceste, vous pouvez compter sur mon appui pour vous y rendre, et je vous aiderai de mes ressources. Vous plairait-il de vous fixer avec des droits égaux dans mon royaume ? La ville que j'élève est la vôtre. Tirez vos vaisseaux sur le rivage. Je ne ferai aucune différence entre les Troyens et les Tyriens. Et plutôt au ciel que votre roi, poussé par le même Notus, plutôt au ciel qu'Énée fût ici ! Pour moi, j'enverrai le long des côtes des hommes sûrs avec ordre de s'enquérir jusqu'à l'extrémité de la Libye si le naufrage ne l'a pas jeté errant dans quelque ville ou dans quelque forêt. »

Réconfortés par ces mots, le courageux Achate et le divin Énée brûlaient depuis longtemps de s'élancer hors de leur nuage. Le premier, Achate prend la parole : « Fils d'une déesse, dit-il à Énée, que décides-tu maintenant ? Tout est sauvé, tu le vois : tu as retrouvé ta flotte et tes compagnons. Le seul qui manque, nous l'avons vu sous nos yeux s'abîmer dans les flots : pour le reste, les prédictions de ta mère se réalisent. » Il achevait à peine que soudain le nuage qui les enveloppait se déchire et se change en un air pur et transparent. Debout, Énée resplendit d'une vive lumière avec le visage et les épaules d'un dieu. D'un souffle sa mère lui avait donné la beauté de la

chevelure, l'éclat de pourpre de la jeunesse et la séduction du regard. Ainsi l'artiste ajoute la grâce à l'ivoire et entoure d'or blond l'argent ou le marbre de Paros.

Alors, sous tous les yeux étonnés de la subite apparition, il s'adresse à la reine : « Me voici, dit-il : je suis celui que vous cherchez, le Troyen Énée échappé aux flots de la Libye. Ô toi, qui seule as eu pitié des indicibles souffrances de Troie, toi qui accueilles dans ta ville et dans ton palais, comme des alliés, ce qui reste du massacre des Grecs, ces malheureux épuisés par les hasards de la terre et de la mer, dénués de tout, il n'est pas en notre pouvoir de reconnaître dignement tes bienfaits, Didon, ni au pouvoir des survivants de la nation dardanienne, dispersés dans le vaste monde. Que les dieux, – si la piété trouve au ciel des témoins puissants qui la protègent, si quelque part la justice et la conscience du bien valent encore quelque chose, – que les dieux te récompensent comme tu le mérites. Ô temps heureux qui t'ont vue naître ! Quels admirables parents ont donné le jour à une telle fille ? Tant que les fleuves courent à la mer, tant que l'ombre glissera dans le repli des montagnes, tant que l'air du ciel nourrira le feu des astres, ta gloire, ton nom, tes louanges vivront sur toutes les terres où le sort m'appellera. » Il dit et tend la main droite à son ami Ilionée, la gauche à Séreste, puis aux autres, au fort Gyas et au fort Cloanthe.

Sa vue d'abord, et, aussitôt après, l'idée d'une si grande infortune avaient frappé de stupeur la Sidonienne Didon : « Fils d'une déesse, lui répondit-elle, comment nommer le sort qui te poursuit à travers tant de périls ? Quelle volonté furieuse t'a jeté sur ces côtes sauvages ? Est-ce toi cet Énée que la puissante Vénus a conçu du Dardanien Anchise en Phrygie, au bord du Simoïs ? Pour moi, il me souvient que Teucer vint à Sidon, chassé de sa patrie et cherchant, avec l'aide de Bélus, un nouveau royaume. Bélus, mon père, avait alors ravagé l'opulente Chypre et, vainqueur, la tenait sous sa domination. C'est depuis ce temps que je connais la chute de Troie et ton

nom et les rois des Grecs. Bien que leur ennemi, Teucer faisait un grand éloge des Troyens et se flattait même de descendre comme vous de l'antique souche des Teucriens. Venez donc, jeunes gens ; entrez dans nos demeures. Moi aussi, j'ai traversé de longues épreuves ; la fortune, qui m'a enfin fixée sur cette terre, me ballotta comme vous ; et l'expérience du malheur m'apprit à secourir les malheureux. »

Elle dit, et elle conduit Énée sous son toit royal en même temps qu'elle ordonne des actions de grâces dans les temples des dieux. Elle envoie sur le rivage à ses compagnons vingt taureaux, cent porcs énormes au dos hérissé et cent agneaux bien gras avec leurs mères, présents d'un jour de fête. On décore l'intérieur du palais qui resplendit d'un luxe régalien ; et au centre le banquet se prépare : des tapis artistement travaillés et d'une pourpre superbe ; sur les tables, une lourde argenterie et, ciselés dans l'or, les hauts faits des ancêtres de la reine, toute une longue suite de gloire déroulée parmi tant de héros depuis l'origine de cette vieille nation.

Énée, car l'amour paternel ne permet pas de repos à son cœur, dépêche Achate vers ses navires : il annoncera ces nouvelles à Ascagne et l'amènera dans la ville : Ascagne, tout le souci, toute la tendresse de son père. De plus, il apportera des présents arrachés aux ruines d'Ilion, une robe que raidissent des figures brodées dans l'or, et un voile à la bordure d'acanthé couleur de safran : l'Argienne Hélène avait emporté, lorsqu'elle quittait Mycènes pour son coupable hymen de Pergame, ces parures dont sa mère Lédà lui avait fait le don merveilleux. Il y ajoutera le sceptre qui appartenait jadis à l'aînée des filles de Priam, Ilioné, et son collier de perles et sa couronne doublement enrichie de gemmes et d'or. Empressé d'obéir, Achate se hâtait vers les vaisseaux.

De son côté, Vénus combine de nouveaux artifices, de nouveaux desseins : Cupidon changera de forme et de visage et

viendra sous les traits du doux Ascagne ; de ses présents il embrasera la reine et fera couler dans ses veines la folie d'amour. Ce palais, en effet, lui demeure suspect ; elle craint l'homme de Tyr aux deux paroles ; et les noirceurs de Junon la brûlent d'une angoisse qui redouble avec la nuit. Elle s'adresse au dieu qui porte des ailes, à l'Amour. « Mon fils, lui dit-elle, toi qui es ma force et ma grande puissance, mon fils, toi qui seul dédaignes les traits dont le Père souverain a frappé Typhon, j'ai recours à toi et je fais appel en suppliante à ton pouvoir divin. Tu sais comment la haine de l'âpre Junon a ballotté ton frère Énée de rivage en rivage, et tu t'es souvent affligé de ma douleur. Aujourd'hui la Phénicienne Didon le retient et l'arrête de sa voix caressante : j'ignore ce qu'il adviendra de cette hospitalité junonienne, mais j'ai peur. Junon ne se relâchera pas dans une circonstance aussi décisive. C'est pourquoi je médite de la prévenir, de prendre la reine à mon piège et de l'enflammer si bien qu'aucune influence divine ne la change et qu'un grand amour l'attache, comme moi-même, à ton frère Énée. Voici comment tu pourrais le faire : écoute. À l'appel de son père, l'enfant royal, mon plus cher souci, va se rendre à Carthage : il porte des présents qu'ont épargnés les mers et l'incendie de Troie. Je l'endormirai et le déposerai dans mon enceinte sacrée sur les hauteurs de Cythère ou d'Idalie, de façon qu'il ignore mes ruses et ne puisse se jeter au travers. Toi, pour le temps d'une seule nuit, déguise-toi, prends sa forme, et, enfant, revêts ce visage d'enfant qui t'est si connu. Lorsque Didon, toute à la joie, te recevra sur ses genoux au milieu du festin royal et des libations de Bacchus, lorsqu'elle t'embrassera et te couvrira de doux baisers, souffle sur elle un feu secret et, sans qu'elle s'en aperçoive, verse-lui ton poison. »

L'Amour obéit à sa mère chérie ; il se dépouille de ses ailes, et c'est un plaisir pour lui d'imiter la démarche d'Iule. Vénus, elle, répand un tranquille sommeil dans les membres d'Ascagne et l'emporte, pressé contre son sein, sur les hauteurs d'Idalie,

dans un bois sacré où la marjolaine l'enveloppe mollement de son ombre douce, de ses fleurs et de son parfum.

Et déjà Cupidon, obéissant à sa mère, s'en allait tout heureux sous la conduite d'Achate et portait aux Tyriens les présents royaux. Lorsqu'il arrive, la reine est déjà couchée sur un lit de parade tout doré, aux tentures magnifiques, occupant le centre du banquet. Le divin Énée et la jeunesse troyenne entrent et se placent sur des lits de pourpre. Les esclaves leur donnent de l'eau pour les mains, distribuent le pain des corbeilles et apportent des serviettes aux fins tissus. Dans l'intérieur du palais cinquante servantes sont là, dont le soin est de déposer les plats en longue file et de brûler des parfums à l'autel des Pénates. Il y en a cent autres et autant de serviteurs du même âge pour charger les tables de mets et y poser les coupes. Les Tyriens en grand nombre franchissent à leur tour le seuil de la fête, invités à prendre place sur des lits brodés. On admire les présents d'Énée ; on admire Iule, les yeux étincelants du dieu, ses paroles feintes, et la robe et le voile brodé d'un acanthe couleur de safran. Et surtout la malheureuse Phénicienne, vouée au fléau qui la perdra, ne peut assouvir son cœur ; elle se consume à regarder Iule, aussi émue par l'enfant que par les présents. Lui, il embrasse Énée ; il se suspend à son cou, et, lorsqu'il a rassasié le grand amour du père abusé, il court à la reine. Elle s'attache à lui de tous ses regards, de toute son âme ; parfois elle le presse contre son sein, l'infortunée Didon qui ne sait pas quel puissant dieu s'assied sur ses genoux ! Mais, docile à la leçon de sa mère l'Acidaliennne, il commence à effacer peu à peu l'image de Sychée et il s'applique à surprendre et à bouleverser d'un vivant amour cette âme depuis longtemps paisible, ce cœur déshabitué d'aimer.

Le repas fini et les plateaux enlevés, on place devant les convives de larges cratères remplis de vin et couronnés de guirlandes. Le bruit des voix résonne dans le palais et se répand à travers le vaste atrium. Des lustres resplendissent suspendus à

des chaînes dorées, et le feu des torches est vainqueur de la nuit. Alors la reine demande et remplit de vin la patère lourde de gemmes et d'or dont se servaient en pareille occurrence Bélus et tous les descendants de Bélus. Et au milieu du grand silence qui se fit dans le palais : « Jupiter, prononça-t-elle, – car c'est à toi que nous devons les lois de l'hospitalité, – veuille que ce jour soit un jour de fête pour les Tyriens et pour les hommes partis de Troie et qu'il reste dans la mémoire de nos arrière-neveux ! Que Bacchus donneur de joie et que la bonne Junon nous assistent ! Et vous, Tyriens, pressez-vous à ce banquet d'un cœur favorable ! » Elle dit et verse sur la table la libation aux dieux ; et, la première, cette libation faite, elle effleure sa coupe du bout des lèvres ; puis elle la tend à Bitias qu'elle provoque à boire. Bitias sans hésiter a vidé la patère écumeuse et s'est baigné le visage dans l'or. Après lui les autres chefs. Iopas à la longue chevelure fait hautement sonner la cithare d'or suivant les leçons du grand Atlas. Son chant dit la lune errante, les éclipses du soleil, l'origine des hommes et des bêtes, la cause des pluies et des éclairs, et l'Arcture et les pluvieuses Hyades et les deux Ourses, pourquoi les soleils d'hiver vont avec tant de hâte se plonger dans l'Océan et ce qui retarde les nuits d'été lentes à venir. Les Tyriens l'applaudissent et l'applaudissent encore et les Troyens font comme eux. La malheureuse Didon prolongeait dans la nuit et variait ses entretiens avec Énée et buvait l'amour à longs traits : elle avait tant de questions à poser sur Priam et tant sur Hector ! Et quelles armes portait le fils de l'Aurore ? Et ce qu'étaient les chevaux de Diomède ? Et le grand Achille, comment était-il ? « Fais mieux, mon hôte, dit-elle, et raconte-nous depuis l'origine les embûches des Grecs, les malheurs de ton peuple et tes voyages, car voici le septième été que tu erres dans tous les pays et sur tous les flots. »

## LIVRE II



Tous se turent, attentifs, les yeux fixés sur Énée et de son lit élevé le héros commença en ces termes :

« C'est une indicible douleur, ô reine, que tu m'ordonnes de renouveler en me demandant comment les Grecs ont abattu la puissance de Troie et son royaume à jamais lamentable. Ces pires misères, je les ai vues, j'en ai eu ma part, et grande. Qui, à ce récit, des Myrmidons ou des Dolopes ou des soldats du cruel Ulysse, retiendrait ses larmes ? Et puis déjà, l'humide vapeur de la nuit s'éloigne rapidement du ciel et les astres qui déclinent nous conseillent de dormir. Mais si tu éprouves un tel désir de connaître nos malheurs et d'entendre raconter brièvement l'agonie de Troie, bien que ces souvenirs me fassent horreur et que mon âme en ait toujours fui les funèbres images, je commence.

« Brisés par la guerre, repoussés par les destins, les chefs des Grecs, après tant d'années écoulées, construisent, sous la divine inspiration de Pallas, un cheval haut comme une montagne, dont ils forment les côtes de sapins entrelacés. C'est, prétendent-ils, une offrande à la déesse pour un retour heureux ; et le bruit s'en répand. Une élite de guerriers tirés au sort s'enferme furtivement dans ces flancs ténébreux ; et le ventre du monstre jusqu'au fond de ses énormes cavernes se remplit de soldats armés.

« Du rivage troyen on aperçoit Ténédos, une île très fameuse et qui fut opulente tant que subsista le royaume de Priam : elle n'est plus maintenant qu'une simple baie et pour les vaisseaux un peu fidèle abri. C'est là sur un rivage solitaire que les Grecs se retirent et se cachent. Nous pensions qu'ils étaient partis et que le vent les reconduisait à Mycènes. Toute la Troade se libère de la longue et lugubre oppression : on ouvre les portes ; c'est une joie de sortir, de visiter le camp des Grecs, son emplacement désert, le rivage abandonné. Ici campaient les Dolopes ; là le cruel Achille avait sa tente ; c'était là qu'ils avaient tiré leurs navires ; c'était là qu'on avait coutume de s'affronter en bataille rangée. Beaucoup, stupéfaits devant l'offrande à la Vierge Minerve, qui devait être si désastreuse pour nous, s'étonnent de l'énormité du cheval. Le premier, Thymétès nous exhorte à l'introduire dans nos murs et à le placer dans la citadelle. Était-ce perfidie de sa part ou déjà les destins de Troie le voulaient-ils ainsi ? Mais Capys et ceux dont l'esprit est plus clairvoyant nous pressent de jeter à la mer ce douteux présent des Grecs, sans doute un piège, ou de le brûler en allumant dessous un grand feu, ou d'en percer les flancs et d'en explorer les secrètes profondeurs. La foule incertaine se partage en avis contraires.

Mais voici qu'à la tête d'une troupe nombreuse, Laocoon, furieux, accourt du haut de la citadelle, et de loin : « Malheureux citoyens, s'écrie-t-il, quelle est votre démence ?

Croyez-vous les ennemis partis ? Pensez-vous qu'il puisse y avoir une offrande des Grecs sans quelque trahison ? Est-ce ainsi que vous connaissez Ulysse ? Ou des Achéens se sont enfermés et cachés dans ce bois, ou c'est une machine fabriquée contre nos murs pour observer nos maisons et pour être poussée d'en haut sur notre ville, ou elle recèle quelque autre piège. Ne vous fiez pas à ce cheval, Troyens. Quoi qu'il en soit, je crains les Grecs, même dans leurs offrandes aux dieux ! » À ces mots, de toute sa force, il a lancé une énorme javeline sur le flanc de l'animal et sur son ventre aux ais bombés. Elle s'y est fixée en vibrant : sous ce coup le ventre a résonné et ses profondes cavités ont rendu un gémissement. Sans les arrêts des dieux, sans notre aveuglement, il nous eût poussés à porter le fer dans ces repaires d'Argiens. Troie serait aujourd'hui debout ; et tu te dresserais encore de toute ta hauteur, citadelle de Priam !

« Voici cependant que des pâtres troyens traînent à grands cris vers le roi un jeune homme, les mains liées derrière le dos, un inconnu qui s'était présenté volontairement à eux pour cette machination et pour ouvrir aux Grecs les portes de Troie, sûr de lui et préparé aussi bien à soutenir son rôle de traître qu'à tomber sous une mort certaine. Le désir de le voir fait de tous côtés accourir autour de lui la jeunesse troyenne, et c'est à qui insultera le captif. Écoutez maintenant les embûches des Grecs, et, d'après ce seul homme que j'accuse, apprenez à les connaître tous. Confondu, désarmé, dès qu'il fut là sous nos regards et que ses yeux eurent fait le tour des rassemblements phrygiens : « Hélas ! dit-il, quelle est la terre, quels sont les flots qui peuvent me recevoir ? Que me reste-t-il enfin dans ma misère, à moi qui n'ai plus nulle part de place chez les Grecs et dont les Dardaniens irrités veulent le supplice et le sang ? » Cette plainte a retourné les âmes ; l'emportement est tombé. Nous l'encourageons à parler. Quelle est sa race ? Que nous apporte-t-il ? De quelle révélation peut-il espérer le salut, maintenant qu'il est pris ?

« [Son épouvante l'a quitté ; il répond] : « Je t'avouerai tout, ô roi, quoi qu'il en puisse advenir ; je ne te dissimulerai rien. Et d'abord je suis Grec : je ne le nie pas. Si la Fortune a fait de Sinon un malheureux, elle ne fera pas de lui, dans son acharnement, un menteur et un fourbe. Peut-être le nom d'un homme qui se nommait Palamède, descendant de Bélus, sa gloire et sa renommée sont-ils venus à tes oreilles, ce Palamède coupable seulement d'avoir voulu la paix et que, sur une fausse accusation de trahison, sur des dénonciations abominables, les Grecs envoyèrent à la mort : ils le pleurent aujourd'hui qu'il est privé de la lumière. C'est à lui que mon père, qui était pauvre, me donna comme compagnon, uni d'ailleurs par les liens du sang, lorsqu'il m'envoya combattre ici dès les premières années de la guerre. Tant que son autorité fut intacte et que l'on comptait avec lui dans les assemblées des rois, nous aussi nous eûmes du renom et de l'honneur. Mais depuis que par la haine du perfide Ulysse, – tout ce que je dis est bien connu, – il a quitté la terre, je traînais ma vie déchuée dans l'obscurité et le deuil ; et je m'indignais en moi-même du malheur de mon ami qui était innocent. Fou que j'étais, je ne sus pas me taire : si l'occasion s'en présentait, si jamais je revenais vainqueur dans Argos ma patrie, je promis que je serais son vengeur ; et mes paroles me suscitèrent d'âpres haines. Ce fut le commencement de ma ruine. De ce moment, Ulysse ne cessa de m'épouvanter par de nouvelles accusations ; il semait dans la foule des paroles ambiguës ; conscient de son crime, il cherchait des armes contre moi. Il n'eut pas de repos que son ministre Calchas... Mais à quoi bon revenir sur ces choses sans intérêt pour vous ? C'est inutile. Et pourquoi vous retarder ? Si vous mettez tous les Grecs sur le même rang, s'il vous suffit d'entendre ce nom, n'hésitez pas : ordonnez mon supplice. Voilà ce que voudrait l'homme d'Ithaque et ce que les Atrides vous paieraient cher. »

« Mais alors nous brûlons de l'interroger et d'éclaircir les choses, ignorant tous les artifices, toute la scélératesse des

Grecs. Il poursuit en tremblant et l'hypocrite nous dit : « Plus d'une fois les Grecs ont eu le désir de préparer leur fuite, d'abandonner Troie, de renoncer à une longue guerre qui les épuisait. Plût aux dieux qu'ils l'eussent fait ! Mais au moment où ils se disposaient à partir, l'âpre tempête leur fermait les flots et l'Auster les épouvantait. Surtout, lorsque ce cheval fait de poutres d'érable se dressa, les nuages grondèrent dans tout le ciel. Anxieux, nous envoyons Eurypyle consulter l'oracle de Phébus, et il nous rapporte du sanctuaire ces tristes paroles : « Le sang d'une vierge égorgée apaisa les vents lorsque vous vîntes pour la première fois, ô Grecs, sur les rivages d'Ilion. Vous n'obtiendrez le retour qu'avec du sang : vous devez offrir aux dieux une vie argienne. » Lorsque ces mots arrivèrent aux oreilles de la foule, les cœurs furent consternés et le froid de la terreur courut dans toutes les moelles : à qui les destins réservent-ils ce sort ? quel est celui qu'Apollon réclame ? Alors l'homme d'Ithaque traîne au milieu de nous le devin Calchas et le somme de nous révéler la volonté des dieux. Déjà beaucoup me prophétisaient le crime atroce du fourbe, et ceux qui se taisaient le voyaient venir. Calchas, durant dix jours, garde le silence ; impénétrable, il refuse le mot qui va livrer un homme et le donner à la mort. Enfin, comme à regret, forcé par les cris redoublés de l'homme d'Ithaque et d'accord avec lui, il laisse échapper sa réponse et me voue à l'autel. Tous approuvèrent, et le coup que chacun d'eux redoutait pour soi, ils le virent sans peine se détourner et tomber sur un malheureux. Et déjà le jour abominable était arrivé : on me prépare les objets sacrés, la farine, le sel, les bandelettes autour des tempes. Je l'avoue : je me suis soustrait à la mort ; j'ai rompu mes liens. Dans un lac fangeux, pendant la nuit, comme une ombre, je me suis caché au milieu des roseaux en attendant qu'ils missent à la voile, si par hasard ils s'y décidaient. Il ne me reste plus aucune espérance de revoir ma vieille patrie, ni mes doux enfants ni mon père que je désirais tant retrouver : peut-être leur feront-ils payer ma fuite et laveront-ils ma faute dans le sang de ces infortunés. C'est pourquoi, par les dieux d'En Haut, par les

Puissances divines qui savent la vérité, par ce qu'il y a encore chez les mortels de justice inviolée, je t'en supplie, aie pitié de si grandes épreuves, aie pitié d'un cœur qui ne les méritait pas ! »

« À ces larmes, nous lui donnons la vie ; nous lui donnons même de la pitié. Le premier, Priam ordonne de détacher ses mains étroitement enchaînées, et il lui dit amicalement : « Qui que tu sois, de ce moment oublie les Grecs ; ils sont perdus pour toi. Tu seras des nôtres ; mais réponds-moi la vérité : dans quelle intention ont-ils construit ce cheval énorme et monstrueux ? Qui l'a conseillé ? Qu'en attendent-ils ? Est-ce un vœu ? Est-ce une machine de guerre ? » À ces mots, le jeune homme, tout armé de ruse et d'artifice grec, leva vers le ciel les paumes de ses mains désenchaînées : « Je vous prends à témoin, dit-il, feux éternels, vous et votre inviolable puissance ; je vous prends à témoin, autels et glaives de mort que j'ai fuis, bandelettes des dieux que j'ai portées comme victime, les lois divines m'autorisent à rompre mes engagements sacrés avec les Grecs ; elles m'autorisent à haïr ces hommes et à produire au grand jour tout ce qu'ils cachent. Je ne suis tenu par aucune loi de mon pays. Toi seulement, ville de Troie, sois fidèle à tes promesses et, gardée par moi, garde-moi ta parole si je te dis la vérité et si je m'acquitte envers toi grandement. Tout l'espoir des Grecs, toute leur confiance dans leur entreprise guerrière se sont toujours appuyés sur le secours de Pallas. Mais du jour où le fils impie de Tydée et cet inventeur de crimes, Ulysse, ont entrepris d'arracher du temple consacré le fatal Palladium, où, après avoir égorgé les gardiens de la haute citadelle, ils ont saisi la sainte image, où de leurs mains sanglantes ils ont osé toucher les bandelettes virginales de la déesse, de ce jour l'espérance des Grecs s'en allait, s'effondrait ; leurs forces étaient brisées et l'esprit de la déesse se détournait d'eux. Ils ne pouvaient se tromper aux prodiges significatifs que leur donna la Tritonienne. À peine sa statue fut-elle placée dans le camp que de ses yeux grands ouverts et fixes jaillirent des étincelles et des flammes ; ses membres se couvrirent d'une acre sueur, et trois